

Donzelle Jambe d'os

Dit de la sorcière Gila
tel que chanté à la gusle
par Želimir Periš

Toutes les histoires racontées dans ce livre sont réelles, seuls quelques noms, lieux et événements ont pu être changés pour la rime. Tous les sortilèges décrits dans ce livre sont de l'authentique magie, et la plus grande prudence est recommandée au lecteur.

*Voici le chant de Gila la sorcière / qui de beaucoup causa la misère
Et les malheurs du Ringtheater / l'hiver dernier par les flammes dévoré*

Chapitre 1.

Où l'on présente, au travers du personnage d'un fruste joueur de gusle, le véritable caractère de ce livre, qui est une épopée sur la sorcière Gila, contée sans ordre ni plan, au sabre et au fusil comme instruments de la technique narrative.

« Voici le chant de Gila la sorcière, qui de beaucoup causa la misère.

- Attendez.
- Et les malheurs du Ringtheater, l'hiver dernier par les flammes dévorés.
- Je vous prie de bien vouloir arrêter de chanter.
- D'accord.
- Avant de prendre votre déposition, il nous faut consigner vos informations personnelles.
- D'accord.
- Tout d'abord, énoncez-moi clairement vos nom, prénom, prénom du père...
- Periš Želimir.
- Laissez-moi finir ma phrase. Donc, vos nom, prénom, prénoms du père et de la mère, lieu de naissance, lieu de résidence, profession, et ensuite seulement la raison de votre venue.
- Mon nom est Periš, prénom Želimir, père Ante, mère Branislava, née Uvanović.
- Né à ?
- Né à Zadar, il y a quarante-quatre hivers.
- Lieu de résidence ?
- Partout où les gens de chez nous aiment entendre des chants à la gusle.
- Où le plus souvent ?
- Le plus souvent dans les tavernes de Simmering, qui grouille de marins de chez nous, de fiers gaillards dont le cœur palpite au premier décasyllabe.
- Vienne, donc.
- Et à la foire de Favoriten.
- Aussi à Vienne. Profession ?
- Joueur de gusle.
- C'est votre profession principale ?
- Je sais aussi jouer de la diple, et du mijeh, mais impossible de trouver un mijeh digne de ce nom à Vienne.
- Un mijeh ?
- Comment on dit en allemand déjà ? Balg. La peau tannée d'un mouton qui se met sous l'aisselle et qu'on presse comme ça avec le coude. Ah, gusle, tu sais me consoler, quand je me vois privé de mon soufflet.

- Je vous prie de bien vouloir arrêter de chanter. Et s'il vous plaît, essuyez-vous la tête, vous saignez sur mon bureau.
- Excusez-moi.
- Allons droit au but. Donc, vous affirmez savoir qui a, l'hiver dernier, mis le feu au théâtre viennois le Ringtheater ?
- C'est ça.
- Et quand vous êtes venus nous délivrer cette information, vous avez été reçu et interrogé par deux fonctionnaires de cette institution.
- Trois fonctionnaires.
- Avez-vous retenu leurs noms ?
- Il y avait un maigre, un gros, et le troisième était une armoire à glace.
- Ont-ils consigné votre déposition ?
- Je n'ai pas vu de papier.
- Donc, ils vous ont interrogé, en vous passant à tabac ?
- Le grand m'a donné des coups de gusle sur la tête, et il m'a aussi giflé plusieurs fois. Et le gros m'a écrasé les doigts avec un buste.
- Quel buste ?
- Franchement, je n'en sais rien, mais c'était peut-être bien Mozart.
- Pourquoi vous ont-ils frappé ?
- Parce que je jouais de la gusle.
- Et pourquoi jouiez-vous de la gusle ?
- Parce qu'ils voulaient que je leur parle de Gila.
- Et qui est Gila ?
- Ben Gila, de la chanson.
- Quelle chanson ? Veuillez me donner des réponses claires.
- Voici le chant de Gila la sorcière, qui de beaucoup causa la misère. Et les malheurs du Ringtheater, l'hiver dernier par les flammes dévoré.
- C'est ça que vous chantiez aux inspecteurs quand ils vous ont frappé ?
- Ça et d'autres décasyllabes. Toute la Donzelle jambe d'os, dit de la sorcière Gila tel que chanté à la gusle par Želimir Periš.
- Pourquoi chantiez vous le dit de Gila aux inspecteurs ?
- Parce que j'étais venu déclarer que Gila avait mis le feu au théâtre. Et j'ai aussi expliqué comment. En imbibant les rideaux d'un liquide inflammable à distance, et après avoir fermé la porte pour que personne ne puisse s'enfuir, elle a claqué des doigts, et les rideaux ont pris feu. Rares sont ceux qui s'en sont tirés vivants.
- D'où tenez-vous ces détails ?
- De Gila.
- Cette Gila a-t-elle un nom de famille ?
- Non. Elle s'appelle juste Gila.
- Donc, nom de famille inconnu.
- Il est connu. On sait qu'elle n'en a pas.
- D'où vient Gila ?
- On ne sait pas. Certains disent qu'elle vient d'Herzégovine, d'autres qu'elle est de Slavonie. Et il y en a qui jurent qu'elle est une insulaire, pas une montagnarde. De Gila l'origine est ignorée, comme si du passé elle s'était coupée.
- Vous vous remettez à chanter !
- Je me suis laissé emporter. C'est notre décasyllabe, une fois qu'on l'a dans la peau...

- S'il vous plaît, ne vous laissez pas emporter, et prenez un autre mouchoir, vous saignez encore. Dites-moi où se trouve Gila en ce moment.
- On ne sait pas. Elle ne reste jamais longtemps au même endroit. À cause de son travail.
- Quel travail ? Quelle est la profession de madame Gila ? Donnez-moi une réponse claire et précise.
- Gila est sorcière.
- Gila est sorcière ?
- Oui.
- Donc, c'est une sorcière qui a mis le feu au théâtre de Vienne ?
- Oui.
- Et pourquoi ?
- Pour tuer le prince.
- L'héritier du trône Rodolphe ?
- Oui, lui.
- Et pourquoi Gila voulait-elle tuer le prince ?
- Parce que ce n'est pas le vrai prince.
- Rodolphe, fils de l'empereur François-Joseph, n'est pas le vrai prince ?
- C'est ce qu'affirme Gila.
- C'est Gila qui vous l'a dit ?
- Non, Anka.
- Et qui est cette Anka ?
- Anka la Révolutionnaire.
- Il y a une femme qui s'appelle Anka la Révolutionnaire ?
- C'est comme ça que tout le monde l'appelle.
- Quel est son vrai nom de famille ?
- On ne sait pas.
- Elle non plus, elle n'a pas de nom de famille ?
- Elle en a un, mais elle ne veut pas qu'il se sache.
- Pourquoi ne veut-elle pas qu'il se sache ?
- Parce que c'est une révolutionnaire.
- Donc, une malandrine ?
- Non, une révolutionnaire.
- Pourquoi est-ce que cette Anka est importante ? Elle connaît Gila ?
- Mieux que quiconque. Anka a vu Gila par trois fois.
- Trois fois ?
- Plus que quiconque. C'est en trente-et-un qu'elle a vu pour la première fois cette légende, cette magicienne.
- Pourrions-nous revenir à l'incendie ? Ce qui s'est passé cinquante ans avant ne m'intéresse pas.
- J'y viendrai.
- Eh bien venez-y, à la fin !
- J'ai besoin d'une gusle.
- Pourquoi ?
- Pour pouvoir chanter.
- Un peu de sérieux, s'il vous plaît. Ce qui m'intéresse, c'est l'incendie, et comment vous avez eu connaissance des détails de cette affaire. Je ne m'intéresse pas aux

chansons, encore moins aux gusle. Pourriez-vous, s'il vous plaît, m'expliquer le lien entre la sorcière Gila et l'incendie du Ringtheater ?

- Je le peux.
- Allez-y, je vous écoute.
- Donc, finalement, vous voulez quand même que je vous raconte l'histoire de Gila ?
- Oui. Si c'est Gila qui a allumé l'incendie, je veux connaître l'histoire de Gila.
- Je peux vous narrer cette histoire en chanson.
- Non, inutile. Je vous prie de bien vouloir me la raconter.
- Il faudrait que je la chante.
- J'ai dit, pas de chanson. Vous ne pouvez pas juste la raconter ?
- Non.
- Comment ça, non ?
- Je n'arriverais pas à me souvenir de tout. Nous autres joueurs de gusle, nous ne retenons les histoires que quand elles sont rimées. Je risque de sauter des passages, et donc de vous mentir.
- Monsieur Periš, si vous ne cessez pas immédiatement de faire l'imbécile, vous encourez un châtiment bien plus terrible que quelques paires de gifles. Je suis sur le point de vous mettre aux fers ! Parlez, ou vous finirez au cachot !
- Cher monsieur l'inspecteur impérial, je vous respecte, vous et votre service. C'est précisément pour ça que je n'ose pas parler. Qui parle, ment. C'est ainsi, car notre langue a été conçue pour le mensonge, seule la chanson est sincère. Si vous voulez entendre la vérité, alors, elle doit vous être chantée.
- Ça n'a aucun sens.
- Ça n'a aucun sens pour vous, en ville, mais pour nous autres, au village, c'est le seul sens et la seule vérité. Ce qui se chante reste, plus solide que la pierre. Ce qui se raconte s'oublie et se déforme.
- Je vous donne une dernière chance de me raconter tout ce que vous savez sur Gila, ou alors, je m'en vais vous faire arrêter pour rétention d'informations.
- Je peux chanter ?
- Non, vous ne pouvez pas chanter !
- Eh, alors, jetez-moi en prison.
- Vous plaisantez sur un sujet très sérieux.
- Je ne plaisante pas, mais oui, c'est un sujet très sérieux.
- Et comment !
- ...
- Vous êtes vraiment tout à fait sûr que vous devez chanter ?
- Oui.
- Bien, bien, bien. Pourriez-vous alors me chanter cette histoire ?
- Je peux, mais avec une gusle.
- Avec une gusle ?
- La chanson se chante à la gusle.
- Et où voulez-vous que je trouve une gusle ?
- J'avais une gusle, mais messieurs les inspecteurs impériaux me l'ont confisquée après m'avoir cassé la tête avec.
- Vous ne pouvez pas sans gusle ? Juste chanter... tout seul, comme ça ?

- C'est impossible sans gusle. C'est une épopée complexe, il faut un archet pour se souvenir de tout ça. Ensuite seulement, la voix peut commencer. Si la main ne bouge pas de gauche à droite, alors, le cerveau non plus n'a pas de rythme.
- Et juste en secouant la main de gauche à droite ?
- Je ne peux pas faire ça dans le vide.
- Nous pourrions peut-être remplacer l'archet par quelque chose d'autre. Tenez, prenez cette plume, par exemple.
- Monsieur l'inspecteur judiciaire, c'est une honte de faire jouer l'archet à une plume d'oie. L'oie est un animal vulgaire, cancanneur et glouton, elle n'a ni la dignité, ni la vigueur d'un cheval.
- Alors prenez un balai, n'importe quoi, car nous n'avons pas de gusle, et je n'ai pas l'intention de retourner Vienne à la recherche d'une gusle !
- Je vois que vous avez un sabre au mur.
- Où voulez-vous en venir ?
- Le sabre est courbe. Comme l'archet. Avec ça, je pourrais jouer.
- Ce sabre est un souvenir honorifique de mon service dans l'armée.
- Mais c'est splendide, monsieur le directeur judiciaire. Ce sabre, manié par vos augustes mains, est digne de l'épopée de Gila, la femme la plus terrible à avoir jamais foulé le sol de la Dalmatie.
- Vous vous moquez de moi. Ceci est un avertissement !
- Aucunement, monsieur l'inspecteur. Je pourrais vraiment jouer ce sabre à la main.
- Très bien, si ça vous fait plaisir, ces bêtises nous ont déjà fait perdre suffisamment de temps. Prenez ce sabre, que j'apprenne enfin qui est Gila, et comment il se fait que vous déteniez sur l'incendie des informations que nul n'est censé savoir.
- Je vais tout vous chanter.
- Mais commencez, à la fin !
- Ce sabre est vraiment un superbe instrument. Mais il ne fait que remplacer l'archet. Il me faut aussi quelque chose pour ma main gauche. Un manche que je puisse empoigner, sinon, ce n'est pas la sensation de la gusle. Et je vois qu'un magnifique fusil tient compagnie au sabre. C'est un Lorenz, n'est-ce pas ?
- Comment se fait-il qu'un joueur de gusle en sache si long sur les fusils ?
- C'est le travail du joueur de gusle, savoir reconnaître l'épique dans la vie. Et le Lorenz 54 est vraiment une épopée à lui tout seul, la fierté de l'Autriche-Hongrie. Votre service dans l'armée peut certainement s'enorgueillir de la poudre de ses canons.
- Non, ce fusil n'a jamais tiré. Il est flambant neuf, intact.
- Quel dommage pour une telle beauté, que son existence s'écoule sans accomplir sa raison d'être. Laissez-moi lui faire tirer ne serait-ce qu'une chanson.
- Ce n'est pas pour rien qu'il n'a jamais tiré, il y a des raisons.
- Laissez-moi le baptiser.
- Le diable vous emporte ! Voilà, prenez le fusil, et jouez.
- C'est magnifique, regardez-moi ça. La prise en main est parfaite, comme si j'avais une gusle et un archet.
- Mettez-vous enfin à chanter. Chantez-moi l'histoire de l'incendie.
- Ce n'est pas si simple que ça. La chanson ne peut se dérouler sur commande. La chanson commence comme elle commence.
- Et comment commence-t-elle ?
- Avec Anka.

- Anka la Révolutionnaire ?
- À l'époque, elle n'était pas encore révolutionnaire.
- Et qu'est-ce qu'elle était à l'époque ?
- À l'époque, elle était juste Anka. Quand elle a vu Gila pour la première fois.
- Bon, bon, d'accord, commencez, à la fin.
- Le fusil n'est pas chargé. Vous avez des balles ?
- J'ai des balles, et je n'ai pas l'intention de le charger. Commencez la chanson.
- Le fusil dans la main gauche et le sabre dans la main droite, je rapporte le dit de la sorcière Gila tel que chanté à la gusle par Želimir Periš.
- Monsieur Periš, inutile d'être théâtral. Seules les informations nous importent. Dépouillez-moi votre acte créatif autant que possible.
- D'accord.
- Je vous écoute.
- Tous les rejetons de l'humanité, plus que tout chérissent la liberté. Ainsi la jeune Anka hardie et fière, par Gila devint révolutionnaire.

*Tous les rejetons de l'humanité / plus que tout chérissent la liberté
Ainsi la jeune Anka hardie et fière / par Gila devint révolutionnaire*

Chapitre 2.

Où l'on fait la connaissance d'Anka avant qu'elle ne devienne révolutionnaire, et ne se mette à tailler elle-même les destinées humaines comme Gila avait taillé la sienne, car l'homme n'est qu'une toile, que tissent ceux qui se prennent les pieds dedans.

Anka réfléchissait. Il lui faudrait une nuit sans lune. Chaque nuit, elle suivrait l'état de la lune, et avant que la sphère blanche ne disparaisse du ciel nocturne, elle serait prête. Cette nuit-là, elle se mettrait au lit, et ferait semblant de dormir. Elle attendrait calmement et patiemment que toute la maisonnée s'endorme. Elle saurait qu'elle avait réussi à la respiration profonde des enfants, et aux ronflements des adultes. Elle s'entraîna plusieurs nuits de suite. Elle se chantait des chansons dans sa tête et s'efforçait de garder les yeux grand ouverts, même si on n'y voyait goutte dans le noir de la maison. Le grand-père était le premier à ronfler, suivi par la vieille grand-mère, puis le père. La mère ne ronflait pas, mais elle émettait des petits sons semblables aux soupirs d'un homme fatigué. Pendant la journée aussi, la mère soufflait beaucoup et respirait profondément, et cette même respiration lourde la suivait dans le sommeil. C'était plus dur avec les enfants, ils dormaient sans bruit. Elle devait vraiment se concentrer pour reconnaître la respiration profonde qui lui confirmait qu'ils dormaient. De tous les enfants, seul le petit Dušan était bruyant. Il se retournait et se crispait, gémissait et parlait, comme si quelque chose d'important et de dangereux lui arrivait en rêve. Parfois, il appelait sa mère, parfois la Vierge Marie, en rêve, il était toujours dans un guépier dont il ; fallait le tirer/sauver. Non, pas ça, disait-il. Parfois, en parlant dans son sommeil, il réveillait sa mère. La mère lui disait dans le noir : Dors, mon chéri, ce n'est rien, ferme les yeux et récite une comptine, et dès qu'il entendait sa voix, Dušan se calmait.

Anka réfléchissait. Il y avait un risque que le remue-ménage de Dušan réveille la mère au mauvais moment. Si la mère ouvrait les yeux, caressait la tête de l'enfant inconsolable et remarquait qu'Anka n'était pas sur sa paillasse – le plan tombait à l'eau. Ce pourquoi elle avait décidé de suivre les cauchemars de Dušan pour en découvrir la cause. Peut-être lui fallait-il juste un verre de lait chaud avant de dormir ? Peut-être que quelque chose d'autre le tourmentait pendant la journée, et revenait le voir en rêve ? Anka estimait/jaugeait/pesait/évaluait le risque, et se demandait comment le réduire. Pendant la journée, elle cacherait du lait dans son lit, et le donnerait à Dušan avant le coucher. S'il se mettait malgré tout à parler dans son sommeil, elle pourrait peut-être, elle, lui chuchoter tout bas : Dors, mon chéri, ce n'est rien, ferme les yeux et récite une comptine.

Anka réfléchissait. L'autre risque, plus grand que le sommeil léger du petit garçon, c'était la porte. L'antique et grinçante porte verte en bois qui était l'unique entrée et sortie de la maison exiguë/petite maison. Dure et lourde, elle avait déformé les clous auquel elle pendait et elle se traînait sur la pierre chaque fois qu'on l'ouvrait. Elle avait gravé dans le

seuil la profonde trace en demi-lune de ses allers-retours. Avec le temps, le bois avait gravé dans le seuil de pierre une profonde trace en demi-lune. Cette porte était là depuis toujours, fixée par d'épais clous en fer au chambranle de pierre avant même que la maison n'ait été construite, avant que le village ne soit né, aussi loin que la pierre s'en souviennne. Alors que le mont Svilaja grandissait encore, des chênes blancs à ses pieds furent coupés pour en faire cette porte. Impossible d'ouvrir cette histoire/antiquité sans heurts ni grincements. Impossible également de sortir de la maison par une autre voie. Les deux petites fenêtres sont encombrées d'objets. À l'une pendent un battoir à tapis, un râteau et une quenouille à ce point enfouie dans les toiles d'araignée qu'on pourrait en filer de la laine d'araignée/arachnide. À l'autre, près de la cheminée, s'alignent des marmites en bronze qui sonnent et tintent/résonnent et sonnaillent dès que quelqu'un s'approche. Les fenêtres n'ont pas été ouvertes depuis des années. La maison a une troisième issue, une ouverture dans le mur vers l'étable/la porcherie, par laquelle passe de temps en temps le museau rose d'un cochon, mais cette sortie est trop étroite pour elle depuis bien longtemps. Seul le petit Dušan arrive encore à s'y faufiler à grand peine, mais plus pour longtemps.